

Martin Robitaille

Proust épistolier



Extrait de la publication
Les Presses de l'Université de Montréal

(espace)
littéraire

PROUST ÉPISTOLIER

(espace)
littéraire

Extrait de la publication

PROUST ÉPISTOLIER



Martin Robitaille

Les Presses de l'Université de Montréal

Extrait de la publication

L'auteur remercie le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, le Fonds pour la formation des chercheurs et l'aide à la recherche, le Programme d'aide à l'édition savante de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales, la Faculté des études supérieures et le Département d'études françaises de l'Université de Montréal pour leur soutien financier. Il tient également à remercier les membres de l'équipe du Centre de recherche Kolb-Proust pour leur généreux accueil. Enfin, il exprime sa vive reconnaissance envers Nicole Deschamps, Jean Milly et Bernard Brun pour leur constant soutien aux diverses étapes de la rédaction de ce livre.

Mise en pages: Yolande Martel

Catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada

Robitaille, Martin, 1968-

Proust épistolier

(Espace littéraire)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7606-1855-2

1. Proust, Marcel, 1871-1922 – Correspondance.

I. Titre.

II. Collection.

PQ2631.R63Z828 2003 843'.912 C2003-940677-6

Dépôt légal: 2^e trimestre 2003

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2003

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le ministère du Patrimoine canadien, le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (Sodec).

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

IMPRIMÉ AU CANADA EN MAI 2003

Extrait de la publication

À Audrey

Page laissée blanche

Envoi

Le lecteur qui prendra un tome de la *Correspondance de Marcel Proust*¹ et choisira une lettre au hasard tombera très souvent sur un passage dans lequel l'écrivain se met à spéculer interminablement sur les possibilités ou non d'un rendez-vous à l'extérieur de chez lui, sur les difficultés de recevoir qui que ce soit, et sur son état de santé probable dans les jours — ou les mois — à venir. En voici un exemple parmi des centaines d'autres, extrait d'une lettre écrite à Louisa de Mornand en juin 1903 :

Mademoiselle

Je vous remercie mille fois de votre gracieuse pensée à laquelle j'ai été très sensible. Malheureusement je ne peux accepter vos invitations si aimables parce que je ne sors *jamais* dans la journée. Je serais bien heureux de faire une exception pour vous en toute autre saison. Mais j'ai tous les ans du 15 Mai au 1^{er} Juillet une maladie ridicule — mais très pénible aussi — qui s'appelle fièvre des foins et qui est plutôt la fièvre des fleurs — pendant laquelle les sorties de jour sont tout à fait funestes — À la fin de Juin je commence à pouvoir me hasarder dehors avant le coucher du soleil mais encore bien rarement. C'est pourquoi je serai privé (et bien triste de l'être, croyez-le) aussi bien de déjeuner chez vous que d'aller vous applaudir aux Bouffes. En réalité la seule manière de me voir en cette saison (et celle que je préfère en toute saison) est le soir à partir de 8 heures jusqu'à n'importe quelle heure de la nuit (si avancée soit-elle). [...] Dans le cas, que je regretterais, où vous ne pourriez dîner, le mieux serait d'attendre l'arrivée de Bertrand qui ne tardera plus beaucoup. [...] En résumé dites-moi si vous pourrez dîner un soir à 8 heures

ou 8 heures 1/4 (pas avant deux ou trois jours car je suis un peu souffrant) [...]. Sinon (si vous n'êtes pas libre et si M. d'Albufera ne veut pas vous laisser seule et ne veut pas venir dîner avec moi) soupçons un soir ensemble quand Bertrand sera revenu. Du reste vos projets (pièce Croisset) sont à assez longue échéance pour que rien ne presse. (À Louisa de Mornand, Mardi [soir 2 juin 1903], III, 334-335²)

Ce qui étonne le plus à la lecture d'une lettre comme celle-ci, ce n'est pas tellement le style, très peu travaillé, comme la suite d'incidentes et de subordonnées qui tournent toutes autour d'un même sujet, en une prolifération qui finit par « perdre » le lecteur. Proust ne travaillait pas ses lettres ; elles ont souvent ce côté débridé, effréné, caractéristique d'une écriture de premier jet. Il se plaint ici de sa santé, il se dit souffrant, comme c'est souvent le cas dans sa correspondance. Le discours sur son corps y occupe en effet une place prépondérante, au point, souvent, d'occulter tout le reste. Les rencontres et les obligations mondaines, lorsqu'elles étaient dictées par ses correspondants, agitaient Proust, elles le mettaient dans tous ses états, et c'est pourquoi il s'arrangeait la plupart du temps pour ne pas prendre de décision, en proposant plusieurs solutions de rechange contradictoires qui finissaient par s'annuler, quitte à ne jamais voir les autres qu'à l'improviste, lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Mieux valait, pour l'écrivain, *correspondre*.

Proust écrivait dans son lit, en position à demi couchée. Les genoux remontés, il essayait la plupart du temps d'écrire son courrier en appuyant les feuilles sur ses cuisses ; quelquefois il tenait la feuille en l'air, avec sa paume pour seul appui, la plume effleurant le papier au vol plutôt qu'y inscrivant véritablement une suite de caractères distincts :

Pardon de vous avoir si peu décemment écrit, mais je suis couché, ai voulu vous remercier avant de m'endormir — et ma plume n'est pas appuyée. (À Pierre Louÿs, Ce lundi [23 octobre 1893], I, 244)

Je vous écris si incommodément, mon papier dans une main comme sous-main que j'ai peur que vous ne puissiez pas me lire. (À Simone de Caillavet, [Peu avant le 28 janvier 1910], X, 40-41)

[...] une lettre comme celle que je vous écris en ce moment, vous n'imaginez pas quelle difficulté c'est pour moi. J'écris couché, appuyé sur un coude et le papier dans le vide. Après dix lignes, je suis brisé. (À Louis de Robert, Samedi [25 janvier 1913], XII, 40)

Il n'était plus qu'une plume courant sur le papier : autoérotisation d'un corps ouvert à toutes les sensations, obnubilé par l'agencement des mots, matrice hypersensible capable d'enregistrer les moindres variations de température, de sentiments, les plus infimes indices d'une dégradation physique. Pour lui, tout était devenu une question d'« amplitude de la vibration reçue ». Après avoir lu *Colette Baudoche*, de Maurice Barrès, il écrit à l'auteur pour lui faire part de son « délice de lecture » :

Tout de même cette publication dans une revue doit signifier pour vous l'ébranlement communiqué par vous à une même heure dans des milliers de cœurs. Aussi peut-être n'êtes-vous pas fâché de pouvoir mesurer sur un instrument assez difficile à mettre en mouvement l'amplitude de la vibration reçue. (Lundi [9 ou 16 novembre 1908], VIII, 289)

Il parle de vibrations à la lecture d'un roman en feuilleton, mais ne pense-t-il pas la même chose à propos de certaines lettres ? Joseph Primoli lui envoie une carte, début 1907. Proust lui écrit aussitôt et lui exprime « toutes les pensées agréables que votre charmant souvenir exprime en moi. Et c'est le privilège des âmes solitaires, tranquilles et endormies comme la mienne qu'un mouvement qu'on y éveille s'y propage et s'y prolonge indéfiniment » ([Premiers mois de 1907 ?], VII, 97-98). D'un côté, il semble réticent à tout ce qui vient de l'extérieur le déranger, le perturber ; de l'autre, il paraît toujours prêt à se laisser toucher par tels propos d'une lettre, telle annonce d'un télégramme. C'est qu'il sent bien qu'en bout de ligne, malgré les désagréments du moment, « un cœur dans la solitude est comme une eau calme où les choses mêlées dans l'agitation reprennent leur place, chacune suivant son poids réel » (à Louis d'Albufera, [Le 24 ou 25 octobre 1908], VIII, 256).

Il en était ainsi venu à vivre dans un tourbillon incessant de lettres, qui venaient se poser dans sa chambre le temps d'une lecture, avant de repartir sous son lit dans le meilleur des cas, en fumée s'il s'avérait qu'au moment précis où il avait besoin d'un bout de carton pour allumer ses poudres antiasthmatiques, tout ce qu'il trouvait était une lettre de Reynaldo Hahn ou de Mme Straus. Il se servait quelquefois de lettres pour allumer ses poudres, mais il lui arrivait aussi de se servir du papier à allumer ses poudres comme papier à lettres :

Excusez-moi d'inclure dans une enveloppe de papier à lettre, une feuille du papier à allumer mes poudres antiasthmatiques sur laquelle je vous écris. Mais je suis malade et je n'ai jamais près de mon lit que la moitié de ce qu'il me faut. (À Pierre Louÿs, 102 boulevard Haussmann, [Le samedi 1^{er} janvier 1910], X, 22)

Je vous envoie sous une forme bien inélégante et sur le papier qui allume mes poudres antiasthmatiques — le seul que j'aie sous la main — mes félicitations, l'expression de ma joie *vive et sincère*, pour vos beaux prix. (À Armand de Guiche, [Le mercredi matin 7 août 1912], XI, 172-173. C'est Proust qui souligne.)

La fumée que ce médicament antiasthmatique dégageait lorsqu'il l'allumait devait enduire ses draps, sa chambre au complet d'une couche de suie qui, comme l'encens venant masquer les odeurs et ayant les vertus de tranquilliser les nerfs et de purifier l'âme, devait reposer son esprit, agité par la lecture de sa correspondance, et rendre moins hostile à son environnement tout ce qui, autour de lui, se trouvait baigné dans des brumes de poudre Legras à couper au couteau.

Il en vint un jour à penser que les lettres de ses correspondants pouvaient apporter avec elles des microbes et des bactéries. Dans l'exemple qui suit, le lecteur s'étonnera peut-être du style de Proust, qui écrit à Reynaldo Hahn. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré à leur correspondance.

Quand j'ai reçu lettre de Bugninus je balançais pour l'ouvrir entre crainte qu'en route dans les postes pêle mêle avec lettres sibériennes elle n'ait pris bacilles pestueux et me donne Peste, et désir de lire les petites guninulcheries de mon Buncht. Je dois dire que je ne balançais gueres, car la crainte du bacille l'emportait cent fois sur désir. Mais j'ai pensé que partout où je la cacherais bacille se répandrait dans chambre et j'ai vite ouvert. (À Reynaldo Hahn, [Le samedi 4 mars 1911], X, 257-258)

Pour ce grand malade toujours à l'affût des sources de son mal, sans cesse au fait des maladies à éviter pour ne pas aggraver son cas — faut-il rappeler que son père était médecin hygiéniste... —, la possibilité d'une contagion par lettre constituait une préoccupation extrêmement fâcheuse. Il exigea donc qu'on lui construise une petite boîte rectangulaire munie d'un système de « nettoyage » par le formol : Proust n'avait qu'à y insérer lui-même, grâce à ses mains gantées, les lettres de

la journée, qui prenaient ainsi, le temps qu'il fallait, un « bain » aseptisant, avant d'être lues, lavées de leurs microbes. Cette pratique montre bien le rapport ambigu de Proust à sa correspondance : objet dont il ne pouvait se passer, la lettre n'en devait pas moins subir un rituel qui avait pour effet de la *neutraliser*, de la rendre inoffensive sinon par son contenu, du moins par son contenant, si ce contenant devait rester en contact quelque temps avec le corps de l'écrivain.

Il arrivait qu'une de ses lettres à lui, ou bien une lettre d'un de ses correspondants, ne trouve plus le chemin nécessaire au précieux échange ; elle était perdue à jamais :

Je vous avais écrit avant-hier, mais les lettres s'accumulent autour de mon lit, on ne peut plus les retrouver et il faut les recommencer. (À Robert de Montesquiou, [Le lundi soir 10 juin 1907], VII, 177)

Je vous avais écrit une tendre lettre et que dans un orgueil dont je ne suis pas coutumier je croyais spirituelle ! Et depuis six jours on la cherche autour du lit, sous le lit, que je ne peux pas quitter (je souffre plus depuis que je suis à Versailles que depuis des années, quelle vie !) et pas moyen de la retrouver. (À Max Daireaux, Versailles, Hôtel des Réservoirs, [Peu après le 6 octobre 1908], VII, 234-235)

Comment peut-on perdre une lettre dans ses draps, sous son lit, dans sa chambre ? Perdre à jamais ? Nous pourrions nous attendre à cela de la part du service postal : des lettres perdues dans le réseau du courrier, oui. Mais dans un lit ? Les missives roulent, virevoltent et s'entassent autour de l'écrivain. Elles ont une vie autonome.

Proust en arrivait parfois à ne plus savoir s'il avait rêvé qu'il recevait une lettre, ou s'il l'avait réellement reçue et simplement oubliée :

Comme je suis très fatigué en ce moment, il se produit en moi le phénomène bizarre que vous comprendrez peut-être (parce que vous êtes très intelligent !) Ouvrant distraitement ma correspondance, il m'arrive quelquefois si la lettre a roulé de mon lit sans que je la retrouve de ne plus savoir si j'ai rêvé avoir vu telle lettre ou si elle est venue en réalité. Or depuis quelques jours je vois dans ma pensée une carte

La Baronne d'Eichtal

.sera. —————

L'ai-je rêvé ? Ai-je reçu cette carte ? J'incline pour le rêve mais je n'en sais rien, et comme je me rappelle que vous m'avez parlé de cette dame je

viens très idiotement vous demander: ai-je rêvé[?] (À Max Daireaux, [Vers mai 1909], IX, 109-110³)

Le temps et l'espace se referment; les chambres, les années tournent autour de lui. La carte d'invitation de la baronne William d'Eichtal, née Mirabaud, n'a peut-être jamais existé que dans sa tête. C'est d'ailleurs la seule lettre dans toute la correspondance où il est fait mention de cette dame. Proust « inclinait pour le rêve »; il écrivit tout de même une lettre à Max Daireaux pour s'en assurer.

Voici comment Céleste Albaret, la gouvernante de Proust de 1914 à 1922, décrit l'heure du courrier, transformée en rituel par Proust au fil des ans :

Au premier coup de sonnette, en même temps que le café, le croissant et le lait, je lui apportais son courrier sur le petit plateau en argent de l'entrée; cela faisait partie des rites. Il ne l'examinait pas avant d'avoir fini son repas. Quand il le prenait, c'était avec des gestes très drôles et d'une grande délicatesse, presque du bout des doigts, comme tous les objets qu'il touchait, et en scrutant l'enveloppe ou l'écriture du feuillet pour essayer de deviner de qui cela venait. [...] Il me disait parfois, d'un ton découragé, en remuant impatientement le courrier sur son lit : « Quand je pense à toutes ces lettres qu'il va falloir écrire, moi qui n'ai pas de temps pour mon livre ! » [Mais] ce n'était au fond que façon de parler. En réalité, il adorait envoyer des lettres. Il disait :

— Enfin, il faut bien tout de même que je réponde à celle-ci...

Une fois commencé, cela n'en finissait plus. Du moment qu'il y était, cela coulait de sa main⁴.

Rituel, fumée, disparitions, rêves, vibrations : qu'est-ce qui a amené Proust à adopter une telle attitude, une telle position face aux autres et à soi-même ? Il y a évidemment une part d'impondérable à cette question, qui tient à la personnalité et à la puissance d'esprit de l'auteur de la *Recherche*, et que nous ne pourrions jamais expliquer. Mais, comme l'affirme Philippe Sollers, « l'écrivain n'est pas un pur esprit, il ne naît pas n'importe où, son roman familial a la plus grande importance, les événements qui se déroulent autour de lui aussi. La curiosité biographique est pleinement légitime, ne serait-ce que pour démontrer qu'elle bute, non pas sur un mystère (rien n'est mystérieux dans la création), mais sur une façon de vivre autrement⁵ ». Ce « vivre autrement » a amené Proust à « écrire autrement », tant dans son œuvre que dans

ses lettres. On n'a pourtant jamais accordé de valeur littéraire à celles-ci, contrairement aux lettres de Flaubert ou de Kafka, par exemple, chez qui non seulement l'écriture épistolaire semble plus travaillée, mais où les passages traitant de leur pratique d'écrivain, de leur conception de l'écriture ou de la vie en général sont beaucoup plus nombreux, soutenus et développés. Mais la correspondance de Proust a bel et bien un intérêt *littéraire*, pour les lecteurs et les chercheurs qui sont prêts à la lire comme un texte, en y analysant les traces d'une écriture, de premier jet certes, mais écriture tout de même. Dans ses fictions, Proust cherche une voix, sa voix d'écrivain unique. Dans ses lettres, cette voix est là, dès le début, mais elle n'est aucunement travaillée. Il écrit sa correspondance sans se soucier d'écrire ; il écrit ses lettres comme il parle, dans l'attente du regard de l'autre sur lui. Sa correspondance n'est pas une autobiographie, elle est une fiction, haletante, pour que se construise une identité de sujet.

Chercher à comprendre l'univers de la correspondance proustienne, c'est saisir le rapport de Proust à sa famille, à ses amis, à ses connaissances, et se rendre compte, en même temps, que l'écrivain est *étranger* à tout cela. Heureux ou malheureux en famille, flatté ou honni par la société, il est ailleurs. Chercher à comprendre cet univers, c'est vouloir mieux cerner un être humain pour qui le seul moyen d'advenir au monde, et donc aux autres, fut de leur écrire et de s'écrire. Faire naître une création de soi est un processus normalement facilité par la confrontation à un *alter ego*, catalyseur des pensées que le créateur porte en soi, détenteur d'un savoir que ce dernier ne croit pas posséder. La littérature compte de nombreux exemples d'amis indispensables à la « mise en pensée », pour un écrivain, de ses mondes enfouis, de ses rêves énigmatiques, de ses désirs secrets, de ses théories souvent délirantes : un Eckermann pour Goethe, un Fliess pour Freud, une Milena pour Kafka, une Louise Colet pour Flaubert, etc. Or, en ce sens, Proust n'a pas eu de correspondant privilégié — si ce n'est sa mère. C'est un point capital qui n'a pourtant jamais été véritablement soulevé. Reynaldo Hahn est resté pour Marcel l'ami de toute une vie. Mais Hahn n'a pas joué pour Proust le rôle, par exemple, de Fliess pour Freud. Proust n'a pas fait ses découvertes avec Reynaldo, pas plus qu'avec un autre en particulier. Il est évident, cependant, qu'un écrivain ne fait pas des « découvertes » selon le même processus qu'un

scientifique — même si Proust se considérait fondamentalement comme un chercheur, engagé dans une quête qu'il affirme être celle de la vérité : l'écriture. Toute la *Correspondance* est émaillée de relations ambivalentes, avec des figures tantôt homosexuelles (ou voulues telles par Proust) — les amours d'adolescence, puis Reynaldo Hahn, Montesquiou, Antoine Bibesco, Bertrand de Fénelon, etc. — tantôt maternelles — Mme Straus, Mme Catusse, Marie Nordlinger, Céleste Albaret —, tantôt de courtisanes — Louisa de Mornand et Laure Hayman, principalement. Mais il n'y a pas une seule de ces figures que l'on puisse dire à l'origine du « décollage » de Proust découvrant la structure et le ton de la *Recherche* ; pas une de ces figures ne peut être considérée comme le « seul public » de l'écrivain, *pour* qui il aurait écrit les premières ébauches de son futur roman, au lieu de *lui* écrire⁶.

L'auteur de la *Recherche* s'est débattu avec ce qu'il a créé, bien plus qu'il n'a suscité, déclenché cette œuvre, écrivait Viviane Forrester⁷. Si tout l'effort de Proust a consisté, par l'écriture, par ses innombrables essais dans le vide, « à se défaire de l'insoutenable⁸ », à se frayer une voie difficile dans le réseau maternel complexe et menaçant de décors, de caractères et de situations hybrides, polymorphes, il doit être possible, grâce aux lettres entre Jeanne et Marcel Proust retrouvées par Kolb, de remonter l'arbre de ces essais ; ou plutôt de le descendre, jusqu'aux plus anciennes traces de cette écriture, afin de percevoir les bords de l'espace inviolable que constitue le noyau maternel, et que Proust, par une curiosité insatiable, a voulu transgresser, au prix de sa vie. Il n'a encore jamais été question des transferts de Proust sur ses correspondants, et du rôle qu'a pu avoir sa mère dans cette relation avec eux-ci — comme nous le verrons dans le chapitre des « Études sur la correspondance de Proust », qui porte sur l'état de la recherche. Nous avons donc privilégié une approche psychanalytique, autour des notions de transfert, de répétition et d'essais. Car c'est à partir d'un *espace transitionnel* lentement aménagé par sa relation épistolaire avec sa mère que Proust est arrivé à faire entendre d'autres voix que la voix maternelle. Les lettres de Marcel à ses grands-parents Weil ainsi que les trois lettres à son père sont, elles aussi, essentielles, car elles permettent de comprendre le contexte familial de la correspondance proustienne, ainsi que la fonction de l'adresse, à partir de laquelle s'amorcent les noyaux de répétition de l'écriture, tant épistolaire que romanesque.

La *Correspondance* et la *Recherche* mettent en scène un être à la recherche d'un amour éperdu qu'il ne put jamais satisfaire. L'amour-haine qui se dégage des lettres échangées entre mère et fils nous montre en fait que le sadomasochisme de Proust dans ses relations amoureuses avait pour point d'origine transférentiel la relation qu'il avait développée avec Jeanne. La correspondance de Proust avec Robert de Montesquiou et avec Reynaldo Hahn nous permettra de voir que l'écrivain répétait la dynamique instaurée dans les lettres à sa mère, bien que, avec Reynaldo, Marcel ait réussi, de façon exemplaire, à s'en dégager. Somme toute, la position d'écriture de Proust se situe bien *entre* le repli causé par Jeanne et l'élan sans cesse engendré-avorté-réengendré avec tous ses correspondants. C'est de ce lieu dissimulé, incorporé, et pourtant en constante vibration que s'est déployée la *Recherche*. C'est ce lieu de l'épistolaire chez Proust que nous voulons ici explorer.

Page laissée blanche

Études sur la correspondance de Proust

De sa chambre close, Marcel Proust contrôlait parcimonieusement tout ce qui pouvait entrer directement en contact avec lui. Ceux qui eurent la chance de passer la porte gardée par Céleste furent rares. Une seule chose en fait pouvait franchir sans restriction l'espace et le temps uniques que s'était créés l'écrivain : les lettres de ses nombreux correspondants. Elles furent, de plus en plus, son seul lien avec l'extérieur. Il en écrivit lui-même tellement qu'on hésite encore aujourd'hui à avancer un chiffre, d'après celles reprises ou retrouvées par Philip Kolb : le double des quelque 5200 connues ? Peut-être plus. Beaucoup de lettres sont définitivement perdues. Les 21 tomes de la *Correspondance* nous donnent toutefois une très bonne idée de la pratique épistolaire de Proust. Malheureusement ses lettres sont encore peu étudiées en elles-mêmes. Si quelques-unes ont pu servir d'avant-texte à des lettres échangées entre les personnages de la *Recherche* — c'est le cas, mis au jour par Philip Kolb et explicité entre autres par Éliane Dezon-Jones, de la fameuse lettre à Agostinelli¹ —, si biographes et généticiens ont souvent eu recours à certaines lettres pour éclairer la vie ou les textes de Proust, la *Correspondance* de Marcel Proust dans son ensemble demeure un vaste terrain à explorer. Depuis une vingtaine d'années cependant, quelques chercheurs et critiques ont tenté d'apporter des éléments

Ce chapitre est le texte remanié d'un article publié sous le titre de : « Études sur la correspondance de Marcel Proust : une synthèse », dans le *Bulletin Marcel Proust*, n° 46, 1996, p. 109-126.

d'explication à cette immense correspondance, dans un effort de conceptualisation des rapports des lettres à l'œuvre, et de l'œuvre aux lettres. Pour les quatre principaux auteurs dans ce domaine de recherche sur Proust, soit Alain Buisine (*Proust et ses lettres*), Jean-Louis Baudry (*Proust, Freud et l'Autre*), Vincent Kaufmann (*L'équivoque épistolaire*) et Luc Fraisse (*Proust au miroir de sa correspondance*), correspondance et œuvre sont tout simplement indissociables. Quelques amis et critiques de Proust avaient déjà pressenti cela avant eux, mais leur leçon n'a pas été retenue.

Nous ferons dans ce chapitre le point sur les idées les plus intéressantes et les plus originales qui ont pu être avancées dans les livres de souvenirs, articles de revues et de journaux, préfaces et introductions à des recueils de lettres, essais et articles universitaires, sur la totalité ou certaines parties de la correspondance de Proust depuis les années 1920 jusqu'à nos jours.

Établir une hiérarchie ?

La critique a généralement eu tendance, contrairement à Buisine, Baudry, Kaufmann et Fraisse dans leurs travaux, à dissocier la correspondance proustienne de la *Recherche*. De plus, elle a souvent établi au sein de cette correspondance une hiérarchie, en tentant d'identifier les quelques dizaines de lettres « dignes du génie » de Proust. Ce commentaire de Georges Poulet, écrit en 1972, reflète bien cette tendance :

Les lettres de Proust sont de deux sortes. Il y a celles qui sont écrites pour les autres, ou, à tout le moins, dans la présence idéale des autres. Pour la plupart elles offrent une démonstration souvent exagérée de tout ce que l'auteur veut manifester de lui-même en mobilisant l'attention d'autrui. Ces lettres doivent correspondre à la conversation même de Proust [...]. Mais il y a aussi — heureusement sans doute — les autres lettres de Proust, celles où, ne se souvenant plus du rôle à jouer, il oublie de « faire son numéro » et s'enfonce à la recherche de lui-même dans la solitude. Inutile de dire à laquelle de ces deux catégories vont nos préférences. Vie mondaine et vie réflexive, glissement de l'une à l'autre, sacrifice de l'une au profit de l'autre, toute la correspondance de Proust s'offre à nous dans cette alternance².

Philip Kolb, dans son *Choix de lettres* de 1965, avait pris le même point de vue³. Jean-Pierre Jossua juge de son côté, en 1994, que, des

lettres de Proust, « il y en a peut-être deux cent cinquante qui valent vraiment la peine d'être lues⁴ ». Patrick Grainville, répondant quant à lui à une enquête menée en 1997 sur l'événement littéraire le plus important et, en contrepartie, le plus insignifiant du xx^e siècle⁵, écrivait : *À la recherche du temps perdu* d'une part, et la correspondance de Proust d'autre part. Le mythe de la *Correspondance* comme matériau sans intérêt a la vie dure.

Parmi les premiers écrivains et amis à s'être prononcés sur son œuvre, plusieurs avaient pourtant reconnu l'importance des lettres dans la vie et l'écriture de Proust. Robert Dreyfus, dans ses *Souvenirs sur Marcel Proust*, en avait percé l'ironie et tout le côté ludique⁶ ; la princesse Bibesco écrivait, dans *Au bal avec Marcel Proust*, que les lettres d'obligation étaient pour lui « ce qu'est l'interrupteur pour le courant électrique : la force inconnue devenait lumière sensible. Il se révélait à nous presque malgré lui, et quel que fût l'interrupteur. Aussi le voit-on tout entier dans ses lettres⁷ » ; Gaston Rageot, dans « Le roman et la correspondance⁸ », décrivait celle de Proust comme « quelque chose d'intermédiaire entre la vie et son œuvre, union définitive, où se confondent l'homme et l'écrivain, et d'où naissent les chefs-d'œuvre », annonçant ainsi, dès 1928, le sujet central de l'essai de Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*. Ces affirmations ne constituaient pas pour autant une réflexion solide, originale, sur la correspondance de l'auteur de la *Recherche*. Elles ne faisaient que relativiser l'idée que l'on se faisait alors de ses lettres, dont les plus connues, celles à Robert de Montesquiou et à Anna de Noailles, ne pouvaient, sans lecture approfondie, que décevoir⁹.

Lettres et œuvre issues d'une même voix

Le premier, selon nos recherches, à avoir suggéré qu'il y a entre la correspondance et l'œuvre de Proust une profonde *unité*, décelable dans la voix qui soutient les deux écritures, est Lucien Daudet. Dans *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, il fait part de son sentiment le plus intime sur les lettres de son ami, à la suite d'une réflexion sur les personnages de la *Recherche* :

Nous ne sommes pas étonnés que la voix qui s'élève du *Père Goriot* ou de *Madame Bovary* à mesure que nous tournons les pages soit absolument différente de la voix qui s'élève de la *Correspondance* de Balzac ou de celle

Derniers titres parus dans la collection
« Espace littéraire »

FRÉDÉRIQUE ARROYAS,
La lecture musico-littéraire

MARC BIZER,
Les lettres romaines de Du Bellay

Sous la direction d'ANNICK CHAPDELAINÉ
et GILLIAN LANE-MERCIER,
Faulkner. Une expérience de retraduction

ISABELLE DAUNAIS,
Frontière du roman

ANNE-MARIE FORTIER,
René Char et la métaphore Rimbaud

Sous la direction de LISE GAUVIN,
Les langues du roman

Sous la direction de JEAN CLÉO GODIN,
Nouvelles écritures francophones. Vers un nouveau baroque ?

JUDITH LAVOIE,
Mark Twain et la parole noire

Sous la direction de DOROTHY E. SPEIRS et YANNICK PORTEBOIS,
Mon cher Maître : Lettres d'Ernest Vizetelly à Émile Zola



MEMBRE DE SCABRINI MEDIA

**Québec, Canada
2003**

Extrait de la publication